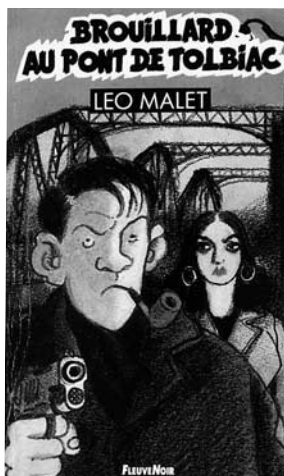


# Polar

Que de crimes hantent nos étagères, que de récits sanglants suintent de nos rayonnages! Que de sagaces enquêtes, que d'impossibles intrigues maillent les cotes de nos bibliothèques... Il ne s'agissait pas pour la *Revue de la Bibliothèque nationale de France* de dire et de lire en détail l'intégralité de la littérature policière : un livre sur cinq vendus en France est un roman policier, un roman noir, un « polar ». Aujourd'hui plus de soixante éditeurs français en proposent près de quatre-vingts collections. Les libraires comptent sur elle pour les sauver, les festivals se disputent leurs auteurs, les magazines lui consacrent des numéros spéciaux, de nouveaux sites voient le jour sur la toile, de nouvelles voix apparaissent, en Scandinavie, en Écosse, en Sicile ou dans les Rocheuses. Nous devons affronter cette réalité : le polar déborde le « mauvais genre », il est devenu une littérature à part entière. Et tandis que ses auteurs font voler en éclats les frontières dans lesquelles on veut les cantonner, son public étendu, multiple, assumant ses goûts de Virgile à Mankell, ne peut plus être considéré comme une sous-catégorie. À son tour l'historien

de demain ne pourra pas faire l'économie de cette saine lecture s'il veut percevoir le contexte événementiel de l'époque, au moins des années 1970 à nos jours. Les rapports du polar avec la bibliothèque, puisque c'est de cela qu'il s'agit, sont plus complexes. Si le détective américain n'hésite jamais, dans les livres comme dans les films, à pousser la porte d'une *library*



Léo Malet, *Brouillard au pont de Tolbiac* [1956], Fleuve noir, 1994  
Collection particulière

Nouveau tirage de l'édition de 1956, avec une couverture de Tardi, d'après la version en bande dessinée qu'il en a donnée en 1992 chez Casterman, dans la collection « Les romans (à suivre) », avec une préface de Léo Malet. En ces temps déjà lointains, la Gare aux marchandises occupait l'emplacement de l'actuelle BNF.

pour consulter un ouvrage, un journal, ou même un microfilm, la bibliothèque est très absente dans le polar français. Pourtant Léo Malet a passé bien des heures sous les coupes de la salle Labrouste, rue de Richelieu, à préparer les pérégrinations de Nestor Burma dans tous les arrondissements de Paname. Parisien d'adoption, Léo Malet avait de Paris une connaissance excellente puisqu'il l'avait essentiellement acquise à la Bibliothèque nationale. Il était natif de Montpellier, et ses papiers viennent d'ailleurs d'être versés à la médiathèque de cette ville. Ne soyons pas jaloux : au département des Manuscrits de la BNF on trouve les papiers de Gaston Leroux ou ceux de Boris Vian, qui ne se contentait pas, on le sait, de traduire les auteurs américains pour la « Série noire », mais en écrivait lui-même sous le pseudonyme de Vernon Sullivan.

La place de la littérature policière à la Bibliothèque nationale de France s'élargit chaque jour. N'oublions pas que depuis toujours elle est censée recevoir la totalité de la production française par le dépôt légal, qui remplit les magasins des Imprimés – et maintenant ceux du département Littérature et Art – d'innombrables collections à la durée aussi variable que la qualité, pour le plus grand profit de l'historien du genre. À ce titre, elle a été et reste un réservoir pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature. Mais de surcroît, depuis deux ans déjà, quelques polars français sont proposés en libre-accès, dans une salle du Haut-de-jardin. Une récente journée d'études réunissait dans ses murs feutrés auteurs, éditeurs et historiens : le public était au rendez-vous.

Les auteurs de ce dossier apportent leur contribution à la saga du noir, des origines à nos jours. Avec ses « Nouveaux mystères de Paris », Léo Malet s'inscrivait dans la tradition du roman populaire du XIX<sup>e</sup> siècle : Lise Andries nous guide dans les origines du genre, d'Edgar Poe à Conan Doyle. Claude Mesplède livre une histoire dont il est depuis longtemps le spécialiste reconnu. Plus inattendu, Émile Zola devient, sous la plume de Michèle Sacquin, le père du thriller et la bête humaine le premier serial killer. Le roman d'espionnage ne manque pas de vraies ou fausses symétries avec le polar, comme nous le démontre Vincent Chenille. Angèle Christin fait le point sur les héritiers de Jean-Patrick Manchette, l'école française du « néo-polar ». Jean-Marc Terrasse va chercher ses sujets plus loin, au nord, de la Suède à l'Écosse, et Jean Lagarrigue commente et parcourt de façon originale les couvertures de ces modestes ouvrages, dont on connaît le rôle déclencheur de l'impulsion d'achat.

Jean-François Foucaud et Jean-Marc Terrasse